

Remarquez de plus que, du paganisme mythologique et rituel, Plutarque ne supprime rien. Il explique comme il peut, il n'efface pas. Il n'y a peut-être pas un rite, pas une fable, pas une sottise de la tradition hellénique dont Plutarque dise qu'il faut y renoncer. Ces *démons* mauvais auxquels il impute tous les méfaits mythologiques, renonce-t-il à les adorer? Il ne le dit nulle part. Leur retranche-t-il leurs sacrifices nocturnes, leurs cérémonies immondes, leurs paroles maudites? Pas un mot d'un tel retranchement: tout cela, le sage le tolère parce que le peuple, parce que le païen, parce que l'homme a besoin de tout cela; l'homme a besoin d'avoir peur. Les immolations humaines? Plutarque voudrait s'en croire débarrassé par la police impériale; elles subsistent pourtant, d'une manière plus ou moins cachée, et elles subsisteront. Il écarte, il est vrai, « les rites étrangers et les vocables barbares par lesquels on souille et pervertit la divine et patriotique tradition de la piété hellénique<sup>1</sup>; » mais, quand il s'agit d'un mythe bien certainement hellénique tel que celui de Niobé, des fables bien certainement nationales qui représentent Apollon, Héra, Aphrodite, tous les dieux comme « stupides, infidèles, changeants, vindicatifs, cruels; »<sup>2</sup> Plutarque s'en plaint, il ne les efface pas. La piété hellénique, si purement hellénique qu'on la fasse, restera donc toujours bien souillée. Même dans l'esprit du sage, la foi demeurera à un dieu ou à des dieux irrités, impitoyables et inévitables. La superstition demeurera avec ses folies, ses prosternements dans le fumier et dans la boue, son désespoir dans la vie et dans la mort. La peur a fait le paganisme et le paganisme fait vivre la peur.

<sup>1</sup> De Superstitione, p. 166.

<sup>2</sup> Ibid., p. 170.

Disons-le donc, la réforme de Plutarque n'a rien de bien sérieux. Son école n'est pas une école de philosophes; c'est une école de sacristains, disposés à abandonner leur catéchisme pourvu qu'on leur laisse leur chapelle. Seulement cette école ne sent pas que tout se tient, et que l'on ne conserve pas le temple lorsqu'on annule le dieu. Bientôt même, afin de faire croire davantage à la vertu surnaturelle de ces rites et de ces oracles, cette école multipliera les prestiges, les actes de théurgie, les communications *démoniaques*, comme elle-même les appelle. Le pythagorisme, mystique de sa nature et que Xénophane appelait fécond en prodiges<sup>1</sup>, (τετραωδῆ) prétendra lutter avec cette théurgie contre la thaumaturgie chrétienne. Apollonius aura plus d'un successeur. Qu'est-ce là autre chose que retomber plus complètement et plus dangereusement dans cette superstition que l'on condamnait? Pauvreté de cette entreprise qui sera un jour celle d'Hiéroclès, celle de Jamblique, celle de Julien, qui veut restaurer le paganisme en le réformant, c'est-à-dire rendre pur, digne, courageux, raisonnable, ce qui est par essence le vice, l'abaissement, la peur, la déraison!

## § II — ÉCOLE STOIQUE — ÉPICTÈTE

L'école stoïque présentera un autre spectacle. En contemplant les efforts de l'école pythagoricienne pour soutenir la cause du paganisme, nous venons de juger combien le paganisme était ébranlé. En étudiant le stoïcisme

<sup>1</sup> Xenophane, Ep. ad Eschin. apud Euseb., Præp. evang., XIV, 12.

ressuscité, nous pourrons voir quelles idées, quels instincts, quelles vertus nouvelles commençaient à surgir. Ici, du moins, il s'agit d'une tentative plus digne, d'intelligences plus élevées, de cœurs plus fermes. Moins de puériles attaches retiennent ces esprits dans l'ornière païenne.

Ce n'est pas cependant que l'école stoïque rejette le culte national. Elle le respecte, mais elle ne s'appuie pas sur lui. Elle l'accepte comme affaire de bienséance et non de foi. Si elle a une religion, et elle est capable en effet d'une pensée religieuse, elle met sa religion ailleurs. Elle fait peu de fonds sur le prêtre des idoles, pas beaucoup sur le devin, pas même beaucoup sur le thaumaturge. Elle prétendrait se faire (tentative qui sera éternellement impuissante) une religion sans autels, et, par cette religion, relever l'homme moral et, par l'homme moral, le citoyen.

Épictète nous représente cette école. Il a succédé à Musonius et à Sénèque, sans être pour cela leur disciple, pas plus que Plutarque n'a été le disciple d'Apollonius. Épictète est à la troisième génération du stoïcisme renouvelé<sup>1</sup>.

Aulu-Gelle l'appelle le plus grand homme du stoïcisme, et c'est évidemment le moraliste le plus sérieux que nous ayons rencontré jusqu'ici. Il n'a rien ni de la théurgie d'Apollonius, ni de la rhétorique de Sénèque, ni de l'érudition de Plutarque. C'est un esclave, tardivement affran-

<sup>1</sup> Sur Épictète, voy. d'abord son *Manuel (Enchiridion)* et les trois livres de ses *Entretiens* recueillis par Arrien. Il aurait vécu depuis le temps de Néron jusqu'au temps de Marc-Aurèle (Themistius, Suidas). Il était ami d'Hadrien (Spartien), il habitait à Nicopolis, au temps de la guerre dacique (Arrien, II, 22, III, 15). Stobée rapporte plusieurs fragments, et Aulu-Gelle (II, 48) cite deux vers de lui.

chi, infirme, boiteux, indigent, exilé d'Italie par Domitien pour crime de philosophie. Retiré à Nicopolis en Épire, il n'a pas là de chaire où on l'applaudisse; il écrit peu; il cause avec quelques disciples qui recueillent pieusement ses paroles; il donne des avis aux magistrats romains qui, en passant par l'Épire, viennent l'écouter: tout cela sans appareil de métaphysique ni de rhétorique; simple, familier, abrupt en son langage, ne craignant pas de rappeler sa condition première et son maître Épaphrodite. Il ne dédaigne pas, au besoin, de s'asseoir à l'école des autres philosophes; il les cite (ceux qui ont écrit en grec, s'entend); il cite Musonius, et même Apollonius que ne cite nul autre contemporain. Ces causeries, simplement et fidèlement reproduites, avec leurs redites, leurs digressions, leur liberté familière, sont un des monuments les moins prétentieux et par cela même les plus précieux de la morale païenne.

L'idée du Dieu un se rencontre chez lui fréquemment, quoiqu'il se serve souvent de ce mot, *les dieux*; mais on comprend qu'il se plie aux préjugés du vulgaire ou plutôt qu'il désigne par ce nom des dieux inférieurs. Quand il dit Jupiter, on comprend que ce nom, auquel s'attachaient quelques grandes idées, ne lui paraît pas déplacé en parlant du Dieu suprême. Bien qu'en certains passages, avec l'inconsistance ordinaire aux philosophes de ce temps, il paraisse confondre Dieu avec le monde, l'idée d'une volonté suprême, personnelle, intelligente, essentiellement bonne, ne le quitte pas. Il s'élève jusqu'à un certain enthousiasme du sentiment religieux: « Si nous étions sages, dit-il, que ferions-nous tous ensemble et chacun à part, que chanter les louanges de Dieu, le bénir et lui rendre grâces? Que

ferions-nous, sinon, pendant que nous bêchons, que nous labourons, que nous mangeons, chanter un hymne à Dieu? Dieu est grand, lui qui nous a donné ces instruments avec lesquels nous cultivons la terre; Dieu est grand, lui qui nous a donné nos mains, nos bouches, la faculté de nous nourrir, qui donne, à notre insu et pendant notre sommeil, l'accroissement à notre corps, la respiration à nos poumons. Voilà ce que chacun de nous devrait chanter, en y ajoutant le plus divin et le plus solennel cantique d'actions de grâces, pour la puissance qui nous a été donnée de connaître ces dons et de nous en servir. Eh bien! puisque le plus grand nombre des hommes est aveugle, ne sied-il pas qu'au moins un seul s'acquitte de ce devoir, et offre au nom de tous l'hymne à Dieu? Vieux et infirme, que puis-je, sinon chanter Dieu? Si j'étais le rossignol, je ferais l'office de cet oiseau; si j'étais cygne, celui du cygne; créature douée de raison, je dois célébrer Dieu. C'est mon office et je le remplis; tant que je pourrai le remplir, je n'abandonnerai pas ce devoir; et, vous aussi, je vous appelle à faire entendre les mêmes chants que moi<sup>1</sup>. »

Dieu se révèle par ses œuvres. « Une seule créature suffit à un homme modeste et reconnaissant pour lui faire sentir la Providence<sup>2</sup>. Vous allez à Olympie pour contempler l'œuvre de Phidias, et l'on compte comme un malheur de mourir sans l'avoir vue. Ici il n'y a pas de voyage à faire; le chef-d'œuvre est auprès de vous, et vous pouvez le contempler sans aucun labeur. N'auriez-vous pas le désir de le contempler et de le connaître? Ne comprendrez-vous

<sup>1</sup> Apud Arrian., I, 16.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, 5, 6.

jamais qui vous êtes, pourquoi vous êtes au monde et pourquoi la faculté de voir vous fut donnée? »

La relation entre l'homme et Dieu ne lui semble pas difficile à établir. L'homme est pour lui, non la créature de Dieu (car Épictète, pas plus qu'aucun autre païen, n'est arrivé à l'idée nette et formelle de la création), mais l'homme est l'œuvre, le fils, le rejeton de ce Père et de cet Artisan immortel. Toujours prompt à convertir ses dogmes en pratique et à faire sortir la morale de la doctrine: « Fixe, dit-il, cette conviction dans ton âme, que tous nous sommes primitivement nés de Dieu, que Dieu est le père de tous les hommes et de *tous les dieux*. Dès lors, tu ne saurais avoir de toi-même aucune idée ignoble et basse. Si César t'avait adopté, tu serais d'une hauteur que nul ne pourrait soutenir. Tu te sais fils de Jupiter; n'en concevras-tu pas quelque gloire? Mais, tout au contraire, composés que nous sommes de deux éléments, du corps qui nous est commun avec les animaux, de la raison et de l'intelligence ( $\xi$  λόγος καὶ ἡ γνώμη) qui nous sont communes avec les dieux; la plupart d'entre nous se laissent entraîner par cette communauté de misère et de mort qui nous allie à la brute; seul, un petit nombre cultive cette parenté bienheureuse qui nous lie avec les dieux<sup>1</sup>. »

Il ne suffit pas de connaître Dieu. Il faut aller à lui. Sera-ce par les cérémonies rituelles du paganisme, la mythologie, les hécatombes, les oracles? Épictète se tait là-dessus, il laisse subsister tout cela comme devoir civil: « Faire des libations, sacrifier, offrir des prémices, selon les rites de son pays, est chose qui convient à tous, pourvu

<sup>1</sup> Apud Arrian., I, 3.

que cela se fasse d'une manière pure, sans souillure, sans négligence, sans parcimonie, sans prodigalité non plus<sup>1</sup>. » Il n'aime même pas le recours au serment, si fréquent chez les anciens : « Si tu peux refuser de jurer ; ne jure pas<sup>2</sup> : « Mais surtout le principal de la piété envers les dieux, dit-il avec Sénèque, c'est d'avoir sur leur compte des notions vraies, de croire qu'ils existent, qu'ils gouvernent le monde sagement et justement, que ta mission est de leur obéir, de te soumettre à tout ce qu'ils ordonnent, et de suivre volontairement leur impulsion, persuadé qu'elle est née de la plus parfaite sagesse<sup>3</sup>. »

Obéir à Dieu, c'est donc la première loi ; obéir, non d'une obéissance contrainte, répugnante, murmurante, mais d'une obéissance volontaire, persuadée, satisfaite. « Obéir à Dieu ! se soumettre à tous les événements, s'y plier sans murmurer, parce qu'ils sont ordonnés par la sagesse souveraine<sup>4</sup>. Notre liberté consiste à ce que nous apprenions à vouloir que tout arrive comme il doit arriver. Tout se fait, en effet, comme l'a disposé Celui qui est le grand arbitre. Il a disposé le monde pour qu'il y eût hiver et été, fertilité et stérilité, vertu et vice, tous les contraires pour quel'harmonie du tout en résultât. N'oublions pas ce dessein, ne prétendons pas changer la nature des choses (cela n'est ni possible ni utile) ; mais, prenant les choses telles qu'elles sont, sachons y accommoder notre âme. » Tenons-nous prêts à tous les sacrifices : « Ne dis jamais que tu as perdu ce qui était à toi ; tu l'as rendu. Ton fils est mort ? Tu l'as rendu. Ta femme a cessé de vivre ? Tu l'as rendue. On t'a

<sup>1</sup> Manuel, 18 (24), apud Arr. II, 7.

<sup>2</sup> Ibid., 40.

<sup>3</sup> Ibid., 51, 55 (44).

<sup>4</sup> Ibid., 57.

ravi ton champ ? C'est une restitution que tu as faite. — Mais c'est un malhonnête homme qui me l'a ôté ! — Qu'importe par quelles mains Celui qui t'avait fait ce don t'ait redemandé son présent ? Tant que tu possèdes, possède ton bien comme appartenant à autrui, comme le voyageur possède l'hôtellerie où il passe<sup>1</sup>. » La mort elle-même est une restitution : « Lorsque, dans un voyage, ton navire vient mouiller à quelque rivage et que tu descends pour faire de l'eau, tu peux t'arrêter un instant pour ramasser des coquillages ; mais tu ne perds pas de vue le navire, et sans cesse tu te retournes pour voir si le capitaine ne t'appelle pas. Et s'il t'appelle, tu abandonnes tout, tu te hâtes de revenir à bord, de peur qu'on ne t'y ramène de force, attaché comme du bétail. De même, dans la vie, si au lieu de coquillage, une femme ou un fils (γυναικῆριον καὶ παῖδιον) t'est donné, tu peux t'y arrêter un moment. Mais à l'instant où le capitaine t'appelle, laisse tout, ne regarde pas derrière toi, cours au navire. Si tu es âgé, éloigne-toi moins encore, de peur de manquer à l'appel<sup>2</sup>. »

L'homme vivra donc surtout dans la pensée de Dieu. Il vivra sous l'abri et dans l'ordre de cette « paix qui n'a pas été proclamée par César, mais que Dieu a proclamée par l'organe de la raison<sup>3</sup>. » La parenté avec Dieu sera son lien suprême ; cette patrie universelle, sa vraie patrie. « Socrate, interrogé d'où il était, dit, non pas qu'il était d'Athènes ou de Corinthe, mais du monde (κοσμίον). Ainsi doit dire quiconque a compris ce vaste gouvernement de l'univers, quiconque sait ce qu'est la grande, la domi-

<sup>1</sup> Arrien, I, 1.

<sup>2</sup> Manuel, 7.

<sup>3</sup> Ou si l'on veut du Verbe (διὰ τοῦ Λογῶν) III, 13.

nante, la plus compréhensive unité, l'unité des hommes avec Dieu<sup>1</sup>. »

L'homme imitera Dieu. « Pour plaire aux dieux, il faut autant que possible se faire à leur ressemblance. Si la Divinité est fidèle, sois fidèle; si libre, sois libre; si bienfaisante, bienfaisant; si magnanime, magnanime; sois en tout dans tes actions et dans tes paroles l'imitateur de Dieu<sup>2</sup>. »

L'homme priera Dieu. J'ai déjà montré l'enthousiasme presque lyrique avec lequel Épictète entonne les louanges de Dieu. Voulez-vous la prière humble et craintive? Il appellera Dieu, Seigneur. « Seigneur, ayez pitié<sup>3</sup>. Faites-moi la grâce de sortir de cette voie de misère. » Voilà la prière que nous trouvons, non pas, il est vrai, dans sa bouche, mais dans ses écrits.

L'homme consultera Dieu : « Consulte la Divinité... N'entreprends rien sans Dieu<sup>4</sup>... Que les discours relatifs à Dieu se renouvellent aussi souvent que ta nourriture. Pense à Dieu plus souvent que tu ne respires... » (N'est-ce pas là ce que nous appelons en langue chrétienne l'exercice de la présence de Dieu?) « Si tu te donnes à Dieu, tu chemineras en sûreté. Et qu'est-ce que cela, se donner à Dieu? C'est, tout ce qu'il veut, le vouloir; tout ce qu'il ne veut pas, ne le vouloir pas<sup>5</sup>. »

L'homme consultera Dieu, il consultera aussi son bon

<sup>1</sup> Τὸ μέγιστον καὶ κυριώτατον καὶ περιεκτικωτάτον τὸ σύστημα ἔστι τῶν ἀνθρώπων καὶ Θεοῦ ὁ, ap. ARG. I, 9.

<sup>2</sup> II, 14. Estote ergo imitatores Dei (*Ephes.*, V, 1). Imitatores mei estote, sicut ego Christi, dit saint Paul, I *Cor.*, xi, 1.

<sup>3</sup> KYRIE, I, 29. KYRIE ELEISON, II, 7. Ailleurs, comme dans saint Matthieu (VIII, 1, 2), ἐὰν σὺ θέλῃς, κύριε (III, 10). Mais là ce n'est qu'une simple analogie de langage.

<sup>4</sup> Ἀνακρινόν τὸ δαιμονίων, III, 22. Δίχα Θεοῦ μὴ ἐπιχειρήσης. (*Ibid.*)

<sup>5</sup> IV, 1.

ange; pourrions-nous ajouter, continuant à parler la langue chrétienne. « Jupiter a donné à chacun de nous un gardien (ἐπιτρόπον) qui est son propre génie (τὸν ἐκάστου δαιμονίον) et il nous a spécialement confiés à ce gardien qui ne sommeille pas et qui ne saurait être trompé... Ainsi, quand tes portes sont closes et que ta chambre est dans les ténèbres, ne dis point que tu es seul. Tu as en toi-même Dieu et ton génie protecteur. Ils n'ont pas besoin de jour pour voir ce que tu fais<sup>1</sup>! »

A ces notions de Dieu, de la Providence, de la soumission à Dieu, de la dignité humaine, de la vie en face de Dieu, comment ne se lieraient pas des idées morales plus élevées et plus pures que celles du paganisme? « Si tu te rappelles toujours que tu as Dieu pour spectateur de ce que tu fais et par le corps et par l'âme, tu ne pécheras ni dans tes vœux ni dans tes actions, et Dieu lui-même viendra habiter en toi<sup>2</sup>. »

Il faut donc que l'homme médite sur soi-même, et soit son premier juge : « Connais-toi toi-même, » lui dit Épictète; et, selon la coutume pythagoricienne, il ne veut pas que le sage ferme ses paupières, avant d'avoir passé au crible toutes les actions de sa journée, s'être réprimandé pour le mal, s'être réjoui du bien.

Il y a plus, il faut que l'homme apprenne à se combattre et à se vaincre. Il lui faut l'ascèse, l'exercice, la lutte contre lui-même, l'austérité, la mortification. Si l'ascèse n'eût été que l'austérité corporelle, il n'y aurait eu là rien de bien nouveau. Pythagore l'avait ensei-

<sup>1</sup> I, 14.

<sup>2</sup> *Apud Stobæum*. In me manet et ego in illo, dit Notre-Seigneur (Joan., VI, 57), et bien des passages semblables.

gnée, et avait fondé, sous l'empire d'une règle positive, de véritables couvents païens. Les cyniques, Cratès, Antisthène, Diogène avaient pratiqué la pauvreté, la frugalité, la nudité jusqu'à l'effronterie. Sénèque avait, dans sa jeunesse, reçu des leçons d'abstinence pythagoricienne, et dans son vieil âge, il les pratiquait au milieu des pompes du palais et de l'opulence de sa maison. Le monde était plein d'ascètes ou prétendus tels, stoïciens ou cyniques, avec la longue barbe et le manteau, faisant étalage de leur austérité, portant par les rues de lourds fardeaux, embrassant en hiver des statues de marbre, buvant au lieu de vin une piquette grossière et se faisant gloire d'en boire beaucoup.

Épictète comprenait l'ascèse d'une autre façon. C'est bien l'abstinence corporelle, mais sans ostentation. Apollonius en avait donné le meilleur exemple : « Quand tu as soif, disait-il, remplis ta bouche d'eau, puis rejette-la sans l'avalier. Tu feras souffrir la nature et tu n'auras pas appelé des spectateurs pour dire autour de toi : Le grand homme ! » Mais, surtout, c'est la lutte de la volonté droite contre la volonté égarée ; le combat contre les penchants en ce qu'ils ont de dominant et de vicieux ; la recherche, si on est voluptueux, de l'abstinence ; paresseux, du travail ; ambitieux, de l'obscurité. C'est en un mot le gouvernement de notre âme, de nos impulsions même honnêtes, pour n'en user qu'en leur lieu, en leur temps, selon l'ordre symétrique que la raison doit imprimer à notre vie. « C'est le gouvernement de nos pensées ; comme si une sentinelle posée aux portes de notre esprit eût

<sup>1</sup> Arrien, III, 12, 14, 25 ; *Manuel*, 53 (47).

demandé à toutes les pensées qui se présentent : Arrête-toi ! Qui es-tu ? D'où viens-tu ? As-tu le passe port de la vérité ? »

De ce labeur, quelles vertus doivent naître ? il n'est pas besoin de le dire. — La patience : « Si on te néglige, ne t'en émeus pas ; si on t'injurie, reste calme ; si on te frappe, figure-toi que tu souffres pour avoir embrassé une statue. » — La fuite des occasions dangereuses : « Un vase fragile ne se heurte pas impunément contre la pierre, ni le disciple, à peine initié à la philosophie, contre les séductions de la beauté. » — Le respect de la loi de famille : Épictète la défend contre les épicuriens et pose à la licence des limites, trop larges sans doute, mais que l'antiquité trouvait bien étroites<sup>2</sup>. — La modestie, l'humilité même : voici un reflet de l'humilité chrétienne, cette vertu, la dernière imitable pour des païens. Ce n'est pas seulement le rejet, poussé jusqu'au mépris, des charges et des honneurs ; ce mépris là peut cacher beaucoup d'orgueil. C'est un certain goût de l'abaissement : « L'homme qui est devenu philosophe ne peut plus vivre de la même vie... il faut qu'il se laisse railler par les passants, mépriser par des esclaves ; qu'il se résigne à être partout inférieur, dans les magistratures, dans les honneurs, devant les juges<sup>3</sup>... » Et cette parole d'une humilité plus formelle encore : « Si l'on vient te dire : Un tel a mérité de toi ; ne t'arrête pas à te justifier, mais réponds : Il ignorait mes autres vices, puisqu'il n'a parlé que de celui-là<sup>4</sup>. »

Voilà ce que l'homme sera vis-à-vis de lui-même. Que

<sup>1</sup> Arrien, III, 12.

<sup>2</sup> *Manuel*, 55 (47).

<sup>3</sup> III, 15, *Manuel*, 29.

<sup>4</sup> *Manuel*, 55 (48) ; et ailleurs : « Si tu veux être bon, commence par te croire mauvais. » (*Fragm. 5, apud Stobæum.*)